

La Maison de la Culture du Japon à Paris présente, jusqu'au 17 décembre 2011, une superbe sélection de cent-cinquante estampes japonaises jamais vues en France à ce jour, en provenance de la célèbre collection Gregorios Manos, désormais conservée au Musée national d’Art Asiatique de Corfou.

Sur ce grand classique de la culture japonaise, les organisateurs, allant au-delà du pur plaisir de la contemplation esthétique, ont fait preuve d’un réel effort didactique en retraçant à travers un choix d’ *images du monde flottant (ukiyo-e)* de huit maîtres incontestés, les grandes lignes d’une histoire du goût de cette xylographie japonaise qui débute vers 1660 pour s’achever vers 1910. Réalisée dans un esprit très contemporain, cette exposition est conçue comme un parcours chronologique de l’évolution des styles, où les précieuses estampes anciennes, encadrées de bois clair, se détachent dans un décor d’un gris métal rythmé d’un rouge éclatant, selon une scénographie fluide où le plaisir de l’amateur se double de la satisfaction de la découverte. Ce sont essentiellement des *image*
s de brocart

(
nishiki-e

) aux couleurs d’une culture urbaine savante et aristocratique du divertissement où la figure humaine se trouve projetée au premier plan. Popularisées dès 1765, elles mirent en scène une représentation strictement codifiée de la femme japonaise, aux longs yeux noirs et brillants sous l’arc de sourcils effilés, toujours somptueusement vêtue, ses lourds cheveux de soie relevés en de stricts et énormes chignons hérissés de peignes et d’épingles de prix, découvrant un long cou délicat, et dont le maintien modeste et accuse la sensualité dissimulée : chaque geste merveilleusement gracieux et mesuré doit exprimer sensibilité, raffinement, calme et maîtrise de soi. L’autodiscipline personnelle –elle peut à la rigueur laisser découvrir un pied nu mais en aucun cas être nue ou non coiffée– s’y confond avec l’expression de la sensibilité esthétique.



Suzuki Harunobu (?-1770) qui fut l’un de maîtres les plus représentatifs de l’ère Meiwa, joua un rôle majeur dans la mise au point de l’impression polychrome : transposant habilement sources d’inspiration littéraire classique aux reflets des mœurs de l’époque, il contribua par la réalisation de luxueux *e-goyomi* (calendriers) à en fixer l’icône d’une grâce éthérée et songeuse, mettant l’accent sur sa mélancolique et fragile féminité, sans cesser de varier ses références au fil d’images subtilement parodiques (*mitate*).



Torii Kiyonaga (1752-1815) a privilégié dans ses estampes des arrières-plans très travaillés où la ligne serpente, jouant sur l’épaisseur du trait. Il a excellé dans des compositions recherchées de réunions de courtisanes au sein des paysages célèbres d’Edo et développé, jusqu’à en faire sa spécialité, les *degatari-zu* ou représentations des acteurs de kabuki, avec musiciens et récitants.



Tessa Tristan